

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

PENSEES EN VOYAGE.

III

LA POLITIQUE

(Pour *La Famille*)

Un politicien après trente ans de luttes électorales me disait : "Voyez-vous, M. l'abbé, une fois entré dans cette galère de la politique vous êtes un forçat et il vous faut vendre votre âme au diable, car vous ne savez où vous irez aboutir !

Nos jeunes gens devraient méditer ces tristes paroles avant de se mettre au service d'un parti. Car c'est une erreur de croire que tout parti représente une idée. Règle générale les partis représentent les intérêts privés d'un petit groupe, et il ne faut pas oublier non plus que le monde ne se gouverne pas avec *une seule idée*.

St-François de Sales était prêt à donner cent serpents pour une colombe, mais les politiques ne vivent et n'existent qu'avec l'astuce du serpent. Une idée !! Oui très bien, mais vous oubliez que votre prochain a une idée aussi ; vous oubliez qu'un système tant bon qu'il soit dans votre cerveau, dès que vous l'avez mis au monde doit s'engrainer avec mille autres inventions analogues. Car le jour ne se bat pas avec le jour et le bien avec le bien. La politique ne connaît pas les nuances et c'est ce qui la perd. Il lui faut de l'écarlate ou du blanc.

Fontenelle a dit : Tout le monde a raison, c'est bien le cas en politique. Tout le monde a raison, *quant à son point de vue.*

Le libre-échange, la protection, la liberté de la presse, l'indépendance : tout cela est juste, à un certain point de vue, tout cela est raisonnable dans les circonstances, le milieu et les modifications voulues.

Faut-il alors ne croire à rien, ne se dévouer pour rien et rester les bras croisés par crainte d'excès ? Absit !!

Faites-vous partisans d'une cause mais non d'un homme, ce sont les hommes qui gâtent les causes.

Toute grande cause a son rayonnement qui doit s'harmoniser avec les autres nobles entreprises et le Décalogue. Luther avait une juste cause dès le début, une réforme morale était nécessaire, il changea son but pour une réforme dogmatique.

Les premiers promoteurs de la révolution française avaient une noble idée à réaliser, leurs adeptes la noyèrent dans le sang. Entre la possibilité, l'opportunité d'une mesure et son rêve il y a un océan à traverser.

Mais la politique ne regarde pas à tout cela. Richelieu voulait l'humiliation de la maison d'Autriche il y travailla *per fas et nefas* avec les Huguenots qu'il brûlait en France. La conscience, la justice, le droit des gens n'ont rien à faire avec la politique !

Bonaparte fusilla Condé par politique.

L'Angleterre opprime l'Irlande par politique.

Jules II se battit contre la France par politique.

Charles VII fit la St-Barthélemy par politique.

Les Espagnols exterminèrent les Indiens par politique.

Les Italiens s'emparèrent de Rome par politique.

Les Fénéens tuèrent Darcy McGee par politique.

Je m'arrête...

Avouez qu'il serait bon d'ajouter aux Litanies : *de la politique, délivrez-nous Seigneur.*

Je le sais, il y a dans la politique ce qui plaît tant à la jeu-

nesse: la lutte, les chances de succès rapide, l'éloquence et toutes les émotions des joueurs à Monaco.

Soyons alors de la politique catholique et nous aurons toutes ces émotions avec une lumière plus sûre pour nous guider et nous protéger contre l'égoïsme, l'amertume, l'intérêt personnel, autant de rochers fameux en naufrage même pour les politiciens catholiques.

EMILE PICHÉ, Ptre.

UN SUBLIME DÉVOUEMENT

Pendant la nuit qui suivit le départ de l'*Albatros*, s'éleva un vent d'est, âpre et sec, qui tourbillonnant au-dessus des cimes du Taurus et des flots de l'Archipel, s'en vint fouetter en flocons blanchissants les vagues de la Méditerranée.

Parfois des larmes géantes, comme d'énormes montagnes de cristal frangées de neiges, s'abattaient sur le pont de l'*Albatros* et s'y brisaient en torrents ruisselants, en pluie de gouttes irisées et scintillantes ; d'autres fois, dans leur élan farouche, elles franchissaient d'un bond la plate-forme de la frégate sans s'y abattre et s'y arrêter, la couvrant pour un moment d'un grand dôme d'eaux troublées, de brouillards mouvants et d'écumes flottantes.

Au moment où les hommes de l'équipage exécutaient une manœuvre sur les vergues d'un mât, une de ces furieuses lames s'abattit sur le pont, le couvrit un instant, puis se retira en mugissant, se creusant au milieu en un noir tourbillon au centre duquel on vit poindre un instant un bras levé, un visage livide, et alors ce cri douloureux, lugubre, retentit : " Un homme à la mer ! "

C'était un des matelots du bord, entraîné par le flot au moment où il était balancé vers la base du mât, à l'extrémité d'une fragile échelle. Au cri répété par le porte-voix du capitaine, quelques hommes se précipitèrent pour détacher le canot attaché au flanc du navire, tandis qu'un robuste et courageux

camarade, dépouillant sa veste et sa ceinture, s'élançait par-dessus le bord, pour aller porter secours au pauvre gabier entraîné, presque évanoui.

Il l'atteignit, il le souleva, mais alors commença une scène d'épouvante et de mort, une lutte suprême. Le mourant, dans ses efforts convulsifs, s'attachait à son sauveur et paralysait ses mouvements ; de son étreinte de fer serrait sa gorge haletante, son bras robuste, et les vagues roulaient toujours, sautaient toujours, de loin menaçaient en grondant, puis s'abattaient et écumaient en grondant encore, en tourbillonnant au-dessus de la tête du matelot et de son sauveur, au-dessus des deux têtes condamnées. En ce moment, Marc Reynaud parut sur le pont. Il avait entendu le bruit, les cris, le signal ; il accourait hale-tant, redoutant quelque catastrophe ; il vit à travers les vagues vertes, à travers l'écume blanche, un léger bouillonnement au-dessus de l'abîme profond et noir qui, en ce moment engloutissait deux victimes ; ses lèvres frémirent, son œil se voila pour un instant, et en même temps il lui vint au cœur un désir irréflecti, un instinct puissant qui le portait à s'élan-cer aussi, à lutter et s'agiter là-bas, à aider ces malheureux, à mourir près d'eux peut-être. Et aussitôt, au milieu des regards de surprise et d'admiration de tous les spectateurs de cette scène, le jeune colon d'Algérie jeta sa vareuse sur le pont, promena son regard sur la mer bouillonnante, sur le ciel noir, et puis disparut sous les vagues...

Mais il se rapprochait de son but, il fendait l'eau, aspirait l'air, nageait, luttait toujours, luttait toujours... Il était arrivé dans ce grand cercle verdâtre et brumeux, au milieu duquel s'ombraient les deux victimes. Par un effort suprême de vigueur et d'agilité, il parvint jusqu'au groupe effaré, il saisit par les cheveux le matelot à demi-mort qui n'était plus agité que de mouvements confus et faibles, puis il tendit son épaule à l'autre, qui avait encore la force de s'y appuyer. Mais ce sauvetage héroïque était au-dessus des forces humaines : le jeune homme entraîné par son double fardeau, nageait en vain, lut-tait en vain, il n'avancait plus, il parvenait seulement à soute-

nir au-dessus des flots les têtes livides de ces deux compagnons et sa propre poitrine épuisée, haletante. Encore quelques brassées, quelques efforts inutiles, et ce groupe suffoqué, agonisant, aurait pour toujours sombré, sombré en face de ce ciel qui commençait à sourire, de ces frères émus, pâles et glacés de terreur...

Mais le canot avait enfin pris la mer, le capitaine s'y était précipité lui-même. Quelques vigoureux coups de rame l'eurent bientôt conduit dans les eaux où se débattaient les deux marins, où Marc se soutenait faiblement mais nageait encore. Un quart d'heure après, on les amenait tous trois sur le pont de la frégate, où le jeune homme que l'émotion du moment avait soutenu jusque-là, tombait évanoui.

ETIENNE MARCEL.

CHANT DE FIANÇAILLES CHRÉTIENNES

(Pour *La Famille*)

Je partis, ce matin, alerte et tout joyeux,
Car je pensais à vous, ma douce fiancée,
Et je mis sur mon cœur votre présent pieux,
Cette rose avec vous dame de ma pensée.

Ainsi le paladin de fer, au cœur de flamme,
Sur sa brillante armure, au sortir du tournoi,
Arborait fièrement l'écharpe dont sa dame
L'avait ceint, toute pâle et d'amour et d'effroi.

Les roses de Saron, les roses du Carmel
De notre Mère sont les bien aimés symboles :
Quand d'Ave Maria résonne son autel,
Nous effeuillons, ma sœur, de mystiques corolles.

Quand son cœur virginal, par l'amour consumé,
Eut, brisant ses liens, regagné la patrie,
On ne retrouva plus qu'un suaire embaumé,
Où le lis se mêlait à la rose flétrie.

Mais la nature, ainsi que la grâce, est un livre :
Fille de l'Orient, dans tes vives couleurs,
Je vois peints à mes yeux, je sens brûler et vivre
La charité, l'amour et leurs chastes ardeurs.

Oui, l'amour haut et fort, c'est l'immortelle fleur
Que la terre féconde et que le ciel arrose :
Que le nôtre toujours, blanche et modeste rose,
Ait la mère de Dieu pour astre protecteur !

A. GAUDEFROY.

CARTES DE VISITE.

Plusieurs journaux font, chaque année, une sortie contre les cartes de visite : usage ridicule, dépense inutile, étiquette indigne de l'humanité qui se respecte, etc., etc.

Nous ne sommes pas tout à fait de leur avis. Sans doute, il y a des abus dans l'envoi des cartes de visite, mais où n'y a-t-il pas d'abus ? C'est ridicule peut-être de s'envoyer des morceaux de carton sur lequel on écrit son nom ; mais quand on s'arrête à la surface de tous les usages, de toutes les cérémonies, de toutes les étiquettes, tout est ridicule. Allons au fond.

Dans la carte de visite, il y a plus qu'un carton, il y a un souvenir d'ami ; il y a une attention d'un cœur dévoué ; il y a une marque d'estime, un acte de reconnaissance. Dépensez votre argent pour mille bagatelles, et faites des économies de bouts de chandelles pour vos amis, c'est votre affaire. Mais ne trouvez pas ridicule que nous saluons l'arrivée d'une chère petite carte avec joie et bonheur. C'est le baiser d'un ami ; c'est le sourire d'un parent ; c'est le rayon de l'affection pure et sainte d'un frère, d'une sœur ; c'est la colombe de l'arche qui apporte le rameau d'olivier ; c'est l'hirondelle qui parle des beaux jours ; c'est l'odeur parfumée des doux souvenirs ; c'est la rose qui apparaît au milieu des épines de la vie et qui vient dire : On pense à toi, on t'aime là-bas.

F. S., c. s. v.

LE DUPEUR DUPÉ

On conte que le célèbre général romain Marc-Antoine se livrait quelquefois au divertissement de la pêche à la ligne, avec la reine d'Égypte Cléopâtre. La reine était fort adroite ; le général avait la main lourde : il n'attrappait jamais le plus petit poisson, et Cléopâtre se moquait d'Antoine. Voici, pour suppléer à sa maladresse, le stratagème qu'il imagina. Il connaissait un excellent plongeur. Il indiqua une pêche pour un certain jour, remit à ce plongeur un lot de poissons magnifiques, qu'il avait fait d'avance mettre en réserve, et lui commanda de venir sous l'eau attacher successivement chaque poisson au bout de sa ligne. Il paraît que le plongeur réussit, et qu'Antoine eut ainsi, sans grande peine, les honneurs de la journée ; mais Cléopâtre était trop fine pour ne deviner la ruse, et elle s'en vengea bientôt. Quand le jour de la pêche revint, à peine la ligne d'Antoine était-elle dans l'eau qu'il sentit qu'un poisson venait de se prendre à l'appât. Le fidèle plongeur est à son poste ; Antoine le sait : le succès est donc sûr. Il tire, et que trouve-t-il à son hameçon ? Un poisson qui sort de la poêle, tout prêt à être mangé. La reine l'avait fait attacher à la ligne d'Antoine par un autre plongeur encore plus diligent et plus habile que celui du général.

L'illustre romain dut se convaincre que la droiture est toujours préférable aux tours les plus ingénieux.

J. P. T.

MAXIMES ET PENSÉES

Croire fermement, prier humblement, agir vaillamment, voilà toute la théorie du chrétien.

La première de toutes les sciences est celle qui nous apprend à vivre en paix avec nous-mêmes et avec les autres.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices.

L'homme instruit peut bien n'être pas heureux ; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

C'est le labeur qui fait connaître le véritable valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

C'est au ciel que l'homme doit chercher son secours ; ce n'est pas un baton fragile qu'il nous faut pour traverser la terre, ce sont des ailes, et deux ailes que proclament les sages : la foi et la charité.

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus.

Prince DE LIGNE.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

PASCAL.

Le sage est toujours assez riche, mais il est rare que le riche soit sage.

THALÈS.

Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà.

MONTAIGNE.

Il n'y a pas de petites choses en ce monde, attendu que Dieu se mêle de toutes.

Mme SWETCHINE.

Chacun trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui.

LA ROCHEFOUCAULD.

EN EUROPE : PAR CI PAR LÀ

DE NEW-YORK AU HAVRE (Suite)

Quand le vaisseau arrive sur une de ces collines liquides, il en monte la pente jusqu'à mi-chemin, puis il en sépare le sommet avec un éclat d'ondes brisées, avec un épanouissement de bouillons qui s'entrechoquent, avec un jaillissement de goutelles et d'étincelles, avec un fracas épouvantable. Tout de même c'est beau, et je pourrais passer l'avant-midi à contempler cette lutte de l'homme et de son œuvre avec la nature courroucée.

D'abord pour m'exercer la main, j'avais pensé écrire quelques correspondances pour un journal qui m'en avait fait la demande ; après mûre réflexion, j'ai renoncé au projet. Ces lettres au public me tiendraient trop en évidence ; pour réussir j'ai besoin du silence, du secret. Puis il pourrait m'arriver d'émettre certaines idées qui déplairaient à certains personnages ; ils pourraient en profiter pour soulever des discussions désagréables. Enfin le mutisme convient mieux à ma mission.

Au lieu d'écrire aux gazettes bavardes et babillardes, je fais mieux ; j'écoule ma prose auprès de la gazette discrète et amicale de St-Lin. Sans compter que cela m'est bien plus agréable et me coûte moins de travail. Cela me coûte à peu près autant de peine qu'à l'oiseau de chanter, au vent de souffler, au feu de brûler, et à une femme de parler.

Mercrèdi, 15 janvier. — Même temps, même vent, mêmes vagues et même roulis. En sus, la brise, frisant la surface de la mer, soulève une poussière fine, ressemblant à la poudrière qui s'élève du sommet d'un banc de neige.

Voici quel est le règlement que j'ai suivi depuis dimanche : — à 7 heures, lever, prière, méditation, et petites heures. — 8 heures, une tasse de café, puis je monte prendre l'air sur le pont. — 8½ heures, travail. — 10 heures, déjeuner en grande cérémonie. — 10½ heures, longue promenade et conversation sur le pont. — 11½ heures, travail. — 1½ heure après-midi, vêpres. — 2 heures, lunch froid. — 2¼ heures, promenade sur le tillac. — 3¼ heures à 6 heures, travail avec quelques minutes de repos, tous les quarts d'heure, en m'étendant sur le sofa du salon. — 6 heures souper, ou plutôt dîner, avec tout le cérémonial français, ce qui prend au moins une heure. — 7 heures,

récréation. — 8 heures, matines et laudes, lecture, prière. — 9 heures, coucher.

Comme vous le voyez, quoique je prenne beaucoup de récréation, il me reste encore plus de six heures pour le travail. Je me repose délicieusement. Je n'entends pas la cloche sonner à tout bout de champ. " Monsieur, un tel est tombé en mauvaises affaires. — Monsieur, il n'y aurait pas moyen de chicaner mon mari. — Monsieur, je viens d'apprendre que l'on vient de monter telle et telle opposition. " J'ai la paix.

Quel ouvrage puis-je faire ? D'abord je m'acquitte de ma correspondance, que j'avais dû négliger dans ces derniers temps, j'ai une vingtaine de réponses d'écrites, et je ne vois pas encore quand ça finira.

Puis je corrige le voyage, que j'ai fait avec Mgr Lorrain, alors que j'étais à l'Île Bizard, pour le publier d'abord dans une revue française, puis en volume illustré à Lille, France. Jusqu'ici, les loisirs pour faire ce travail m'avaient manqué ; démenagement à St-Lin, emprunt, église, cimetière, université, tout s'était conjuré contre le volume. Sur mer il trouve son tour, il le prend. Je vais pouvoir finir la correction, avant le Havre, supposé que la mer ne devienne pas plus mauvaise. Dans ce cas-là, de Paris, au lieu de me rendre tout droit à Rome, je m'arrêterai un jour à Lyon, pour livrer mon manuscrit, et donner toutes les explications nécessaires au bureau de publication. J'en écris à Mgr Lorrain, qui n'en sera pas fâché, sans doute, car une grande partie du bénéfice va à ses missions. *Deo gratias!*

Jeudi, 16 janvier. — La nuit été horrible, cahotée, bouleversée ; la journée n'est guère meilleure. Impossible de sortir il tombe tantôt de la grêle, tantôt de la neige fondue ; et le tillac se trouve trop glissant pour pouvoir s'y maintenir.

La table est excellente, variée, légère, bien apprêtée. C'est un tout autre système que la cuisine anglaise, où le *roast-beef* fait la pièce de résistance. Sur le *Circassian*, les mets étaient riches et abondants, ici ils sont délicats. Le dîner en comprend

une dizaine, qui arrive à tour de rôle. Vous comprenez que pour se rendre au bout il faut sauter par-dessus quelques-uns, ou ne prendre qu'une bouchée de chacun. De plus la table est chargée d'entre-mets, qui servent à amuser le convive pendant qu'il attend le retour des plats. Il y a toujours trois espèces de vin, qui est fourni gratis. Pour la bière et les autres liqueurs, on paie extra. Je finirait cette page de mangeaille en vous copiant le menu du dîner d'aujourd'hui : — Beurre — Radis Huitres et clans — Salade de bœuf — Oeufs au choix — Andouillettes — Purée de pois — Escalloppes de veau — Champignons — Côtelettes de mouton — Pommes frites — Petits gâteaux — Desserts — Et ce menu change avec la carte, à chaque repas.

Vendredi, 17 janvier. — Mer encore un peu houlense. Impossible de sortir, excepté sur le soir, où il m'a été délicieux d'aller respirer le grand air pendant une demi-heure.

Je vous envoie ci-inclus la liste des passagers de première. Nous ne sommes pas soixante, comme je le disais, mais bien soixante-dix, ce qui fait une jolie société. Nous sommes, Mgr Labelle et moi, les seuls prêtres à bord, bien respectés. A vrai dire, je fais peu de connaissances, n'en sentant pas le besoin. Ma journée est occupée ; et je trouve ma récréation avec Mgr Labelle, et mes souvenirs de St-Lin, que je repasse dans ma tête, assis sur le tillac, sous la bise des mers. On a souvent autant de plaisir à parler, aux absents qu'aux personnes présentes. On court moins risque de se faire contredire ou disputer. Mais il faut que je mette un frein à mon crayon. Sans cela, le papier va me manquer, la poste va être fatiguée de mes lettres, et vous ne prendrez pas la peine de les lire. Lisez ou ne lisez pas, n'importe, j'ai eu la consolation et la distraction d'écrire. Bonsoir, Mère bonne et bon ami.

Jamedi, 18 janvier. — Je vais vous introduire à mes nouvelles connaissances :

Voici madame B..... une précieuse avec des talons de bottines grands comme un dix cents, qui marche comme une canne, et qui paraît au dîner habillée en fourrure, pendant qu'elle se

promène au grand vent en déshabillé. C'est à peu près ce que j'ai encore rencontré de plus maussade. Est-il possible de se donner tant de peine pour faire rire de soi !

Voici mademoiselle J..... une grande fille brune, le portrait de mademoiselle R....., mais plus tranquille, moins parleuse, qui se donne beaucoup de peine pour avoir soin de sa vieille mère, sourde, parlant avec un cornet, toutes deux, mère et fille, ayant l'air très respectables.

J'ai l'honneur de vous présenter M. K....., amiral, grande moustache, qui a de la religion comme Boulé.

Ce grand noir, maigre, avec des pattes d'alonettes, est M. R....., délégué à la conférence maritime de Washington, charmant homme. J'ai souvent avec lui et son compagnon M. R....., parlé *marine*, ce que je connais comme l'homme dans la lune.

M. L..... est, dit-il, un des éditeurs du *Sun*, grand journal de New-York. Il est né en Irlande. Plusieurs de ses cousins sont prêtres, un même est mort évêque. Il s'en va voir un parent en Sicile.

M. C..... père, M. C..... fils, madame C..... et mademoiselle C....., de Bay City, Michigan, s'en vont en Egypte, puis en Terre-Sainte, puis en Grèce, et reviendront par l'Allemagne. La mère a dit au père : " Avant que nos enfants se marient, allons tous ensemble faire un voyage." — " C'est bon, dit le père, allons," et les voilà partis. Le chien et le chat gardent la maison.

Voyez-vous cette petite femme, nerveuse, aux yeux noirs et vifs, toujours remuante, c'est une italienne, madame L....., elle sait sept langues : français, italien, espagnol, anglais, hollandais, allemand et russe. Une femme, avec sept langues, jugez si elle doit être embarrassée, quand il lui suffit d'une seule, pour tenir tête à n'importe quel homme !

Dimanche, 19 janvier. — Journée splendide. La vague a modéré, le vaisseau a repris une marche solide comme au départ. La mer est vert-pré, le soleil brille dans tout son éclat.

J. B. PROULX, Ptre.

(*A continuer.*)

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE CINQUIÈME (Suite).

Elle vous reçurent chez elles, dites-vous, pensez-vous qu'elles me recevraient aussi ?

Si elles vous recevraient ? s'écria joyeusement Catherine, essayez seulement, ma chérie, et vous verrez si elles vous recevront. Oh ! comme vous allez être heureuse avec elles ! J'en suis certaine, heureuse, et chez vous, car ce sont de véritables dames comme vous. Je dis comme vous, car il faudrait être plus qu'aveugle pour ne pas voir, malgré tout ce qui est arrivé, que vous êtes vous aussi une véritable dame. Non pas que cela fasse la moindre différence pour elles, ajouta-t-elle comme pour corriger ce que son zèle lui avait fait dire d'un peu outré ; car je dois dire qu'elles sont aussi empressées et aussi bonnes envers la plus ignorante créature qu'elles ont sous leurs soins, qu'elles le seraient pour la Reine elle-même, Dieu la bénisse, si la Reine venait à leur rendre visite. Mais quoiqu'il n'y ait pas de différence de leur côté, il y en aura une grande pour vous, Acushla (1) car je suppose que vous vous trouverez bien plus à l'aise avec des dames véritables, que vous ne le seriez si elles étaient moins instruites et moins cultivées dans leurs manières que vous-même.

Alors vous me conduirez de suite chez elles ? demanda Henriette sur le ton de prière d'un enfant qui craint un refus.

Si je vais vous y conduire de suite, dites-vous, Acushla ! reprit Catherine au comble du bonheur. Certes oui et de plus de tout cœur. Seulement attendez une minute tandis que je vais à l'autre porte demander à la voisine de veiller sur les enfants jusqu'à l'arrivée de leur père. Ensuite nous partirons immédiatement car il y a une assez longue distance d'ici à Hammersmith et il nous faut faire en sorte d'être là avant que les portes soient fermées pour la nuit.

CHAPITRE VI.

La cloche venait de sonner la récréation. Obéissant à sa voix joyeuse. Les Sœurs du Bon Pasteur du couvent d'Hammersmith arrivaient en joyeuses bandes dans les larges allées du spacieux et magnifique jardin situé en arrière de la maison. Là dans les belles soirées d'été, elles viennent se délasser un peu des fatigues d'une journée dont tous les instants depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil sont pris par de multiples occupations.

Les plus jeunes sœurs et toutes les novices profitèrent de ce mo-

(1) mot irlandais qui veut dire *veine de mon cœur*.

ment de répit pour arroser les plates-bandes de mignonette et de pois de senteur ainsi que les rosiers et les ceillels dont les tendres boutons promettaient déjà pour le mois prochain, toute une moisson de parfums et de fleurs. Et c'était beauté de voir la douce et intime famille qui semblait former ensemble toutes ces jeunes sœurs. Quelle bonne fortune pour les auteurs chagrins de ces éternelles jérémiades, élaborées à grand frais pour attendrir le monde sur la prétendue réclusion de nos religieuses, s'ils avaient pu, ce soir seulement en passant, voir les rayonnantes figures et entendre les joyeux éclats de voix de ces jeunes sœurs allant et revenant dans les allées pour arroser les fleurs ! Pour le moment la source principale de leur amusement était de n'avoir que deux arrosoirs pour le grand nombre de mains qui réclamaient de l'occupation. Aussi tout ce qu'il y avait de pots, de bocaux et même de bouteilles dans l'établissement avait été mis à contribution ; et c'était merveille de voir comment les objets les moins appropriés au présent besoin étaient apportés triomphalement et salués de même par les acclamations de la multitude. Tandis que la plus jeune et la plus bruyante moitié de la communauté s'occupaient de la sorte, les anciennes plus rassises et plus graves se disposaient à se récréer d'une manière plus posée. Toutes elles avaient apporté quelque ouvrage afin de s'occuper utilement et d'empêcher que l'heure de récréation ne dégénérait en une conversation inutile. C'était un travail à l'aiguille, une dentelle inachevée dont le profit devait être employé aux œuvres de charité. D'autres devaient exercer leur industrie dans les tissus plus rudes et moins riches de la communauté. D'autres enfin en tabliers blancs portaient de grands paniers de petits pois qu'elles devaient écosser pour le dîner du lendemain. Ainsi munies, elles s'assirent sous les branches touffues d'un superbe noyer, autour de la Supérieure, dont la place, comme celle d'ailleurs de toute véritable mère, était toujours, du consentement de toutes, aussi exactement que possible, au milieu de ses filles. Et certes elle était plus que le centre, elle était bien véritablement l'âme de ce cercle vivant ! Oh ! si je pouvais vous la montrer comme je la vis moi-même pour la première fois lorsqu'elle arriva en Angleterre, sans un chelin dans sa bourse, sans un mot d'anglais dans son vocabulaire, sans autre chose en un mot que la grâce de Dieu et sa brillante intelligence, bouillonnante d'activité et déterminée à tout pour accomplir sa tâche. Et cette tâche ce n'était rien moins que de fonder une communauté religieuse dans un pays ouvertement hostile au nom seul de religieuse, au milieu d'une poignée de catholiques tellement surchargés déjà par le nombre des œuvres de charité qu'ils devaient soutenir de leurs deniers, qu'ils avaient peu de désir d'en voir s'ajouter une nouvelle, et encore moins d'espérance de la voir prospérer. Ce n'était pas précisément de la beauté mais il y avait quelque chose pourtant qui attirait dans cette figure, dans ces yeux gris obscurs, qui semblaient toujours, même au milieu des mille tracassés et difficultés de l'administration journalière, voir quelque chose que vous ne voyiez pas vous-

même, ce quelque chose qui n'est pas de la terre et qui donnait à son regard une expression du ciel. Rien d'indécis pourtant dans ce regard. S'il se fixait sur vous, vous sentiez de suite qu'il lisait les plus intimes secrets de votre cœur. Les misères même les plus cachées n'échappaient pas d'ordinaire à la pénétration irrésistible de ce regard. Mais généralement l'expression de ses yeux était calme, de ce calme, indice presque certain d'un esprit décidé, de ce calme qui se changeait quelque fois en une expression de mystérieuse souffrance mais plus souvent en un sourire si radieux, si attirant et si tendre qu'on eut dit qu'il puisait sa beauté dans la lumière passagère de quelque vision du ciel. La figure longue et mince était gracieuse pourtant comme son regard et chacun de ses mouvements. Vous vous sentiez devant elle en présence d'une dame, mais d'une dame dans la véritable acception du mot, d'une dame par la noblesse et la délicatesse natives de l'esprit, qu'elle eût vu le jour dans la pauvreté d'une chaumière ou au milieu des splendeurs d'un château. Son costume à l'exception du double voile était semblable à celui des autres Sœurs. En entier de serge blanche, le seul ornement de couleur était un cordon de laine bleue, porté en l'honneur de la communauté du Bon Pasteur. Suspendu à son cou brillait un cœur d'argent, portant d'un côté l'image du Bon Pasteur et de l'autre la Divine Mère avec l'Enfant Dieu, entourés d'une guirlande de rose et de lis. Ce cœur est le signe distinctif des religieuses professes et personnes ne le porte avant d'avoir prononcé ses vœux.

Dans le cours de la seconde demi-heure de la récréation le cercle formé autour de la Supérieure s'était élargi considérablement par l'affluence des sœurs retenues jusque là par quelque devoir à la maison et qui venaient une à une se joindre à la récréation. De même les novices, après avoir fini leur ronde joyeuse dans le jardin étaient venues aussi se ranger gaiement autour des professes. Quand à peu près tout le monde fut arrivé, la Supérieure tira une lettre d'un panier à ouvrage en demandant avec un de ses plus francs sourires si on n'aimerait pas à apprendre quelque nouvelle.

Il y eut un courant dans l'assemblée, accompagné d'un murmure d'assentiment. On savait depuis le matin qu'on avait reçu une lettre d'une des maisons du Bon Pasteur, fondée récemment dans une des villes manufacturières d'Angleterre. Les quelques sœurs envoyées à cette fondation avaient appartenu quelques mois auparavant à la maison mère. Elles en avaient partagé les devoirs les chagrins et les joies. Inutile d'ajouter qu'elles étaient encore chéries comme des sœurs de celles qu'elles avaient quittées. Toute nouvelle venant de ce côté ne pouvait manquer d'être accueillie avec joie.

La lettre en question fut donc ouverte et aussitôt qu'elle en eut achevé la lecture, la Supérieure la remit dans le panier en disant d'une voix grave.

Vous voyez qu'on demande deux autres sœurs. Êtes-vous prêtes chacune d'entrer vous à être du nombre ?

Oui ! oh oui ! certainement ! chère mère, fut la réponse unanime.

Mais je me demande qui de nous va partir, reprit une sœur, car, ajouta-t-elle naïvement nous ne pouvons pas partir toutes.

Ah ! c'est justement la question, continua la Supérieure avec un autre de ses radieux sourires. Probablement, comme toujours, celles qui devront réellement partir sont celles qui s'y attendront le moins jusqu'à la fin.

Hé Bien ! Dieu merci ! ce ne sera toujours pas moi fit une rayonnante novice, dont l'œil noir et malin étincelait sous son voile blanc, en même temps qu'elle remplissait de cosses son tablier à même un grand panier de petits pois, et qu'elle s'établissait auprès d'une compagne qui devait partager avec elle et le travail et le tablier.

Cette dernière, une jeune professe de Chœur, formait tant par son caractère que par tout l'extérieur, un contraste parfait avec la folâtre novice qui venait de parler et qui avait revêtu dernièrement le St Habit. Elle paraissait bien jeune pour une religieuse professe et probablement plus jeune qu'elle ne l'était en réalité. Quelque chose d'ouvert et d'innocent donnait à sa figure l'apparence d'un enfant. C'était un lis cueilli à l'aurore pour orner les jardins de l'Epoux, préservé de toute froide haleine qui aurait pu en tenir l'immaculée blancheur. Mais si cette âme avait grandi sous la garde du Bien-aimé, si jamais les ardeurs brulantes des passions n'étaient arrivées jusqu'à elles, le sentiment de la pitié débordait à flots pourtant de son œil doux comme celui d'une colombe et montrait quelle compassion elle était prête à déverser sur celles qui moins heureuses avaient été exposées à l'orage et flétries par le souffle brûlant de la tempête. Sœur Marie de Ste Agnès avec cette double expression d'innocence et de compassion était le véritable type de la Sœur du Bon Pasteur. Car c'est par l'influence morale de l'innocence que les sœurs peuvent garder, sans le secours des punitions ou de la force les esprits incultes et grossiers dont elles ont charge, et c'est par la tendresse que leur inspire la compassion qu'elles parviennent non seulement à les plier sous une règle extérieure, mais encore à pénétrer jusqu'à leur cœur pour les conduire ensuite aimantes et repentantes aux pieds du Sauveur.

Comment pouvez-vous dire " Dieu merci", reprit la jeune sœur, tournant sur sa joviale compagne, presque avec un air de reproche ce doux regard de colombe que nous avons tâché de décrire.

Pardon, dit l'autre de son ton enjoué et demi-moqueur, mais rappelez-vous que je ne suis encore qu'une pauvre novice à qui vous ne devez pas supposer tant de perfection. Mais prenez patience quand j'aurai comme vous un cœur d'argent qui sait si je ne serai pas, aussi bien que vous, prête à partir pour la Nouvelle-Zélande et même pour la Sibérie.

(*A continuer*)